Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 27 (1889)
Heft: 13

Artikel: Sans malice : [suite]
Autor: Arélas, G. d'
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-190975

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Un coup d'œil dans les brasseries de Berlin.

La soif des Berlinois est considérable, et l'on est effrayé de la quantité de bière qu'on y consomme annuellement : 2,300,000 hectolitres, ce qui ne donne pas moins de 186 litres par tête de population.

Cette masse de liquide se consomme soit à domicile, soit dans les établissements *ad hoc ;* Berlin en compte 4500, qui se classent d'après la qualité de la boisson qui s'y débite. Au premier rang, sont les brasseries d'*Echteebier ;* elles se distinguent des autres par leur installation, leur ameublement et leur décor qui révèlent une intention artistique. C'est le plus souvent le style vieux-allemand qui y règne ; de hautes boiseries brunes, chaises moyen-âge, vitraux gothiques ; aux parois, figures allégoriques, le dieu Gambrinus et son cortège, etc. On s'y sent dans un milieu très germanique. De majestueux bourgeois méditent face à face, la pipe aux lèvres, devant leurs grandes cruches de grès, qu'ils entrechoquent gravement et à plusieurs reprises en guise de conversation. Beaucoup sont solitaires, mais leur maintien dénote plus de béatitude que d'ennui ; on voit qu'ils sont au beau moment de la journée, celui dont l'attente allège les travaux. Dans ces établissements toujours la plus grande décence ; pas un cri, pas un chant ; on parle à demi-voix presque comme dans un temple.

Les brasseries de seconde classe sont plus simples et plus spacieuses que les premières ; elles sont aussi plus animées. On les trouve toujours pleines. Ce qui frappe en entrant, c'est que l'élément féminin y forme une bonne moitié des assistants. Beaucoup de fiancés, dans des poses sentimentales, ne laissent ignorer à personne leur légitime et mutuelle affection : entre eux tout doit être en commun, le verre de bière et la bouchée de saucisse. Ils sont légion ici, les fiancés ; cela s'explique : on se marie beaucoup et l'on reste de trois à dix ans fiancés. Cet état constitue donc une des longues étapes de la vie.

On voit aussi des couples de tout âge, père, mère, enfants, qui dans la brasserie retrouvent la table de la famille. C'est pour eux tous une fête. Arrivent des parents, des amis ; on se présente avec beaucoup de révérences saccadées et graves. Puis le *Wirth* vient donner le coup-d'œil du maître ; pour chaque consommateur il a une légère révérence ; les *Stammgæste* sont distingués par une poignée de main.

Les établissements de la dernière catégorie occupent le sous-sol des maisons ; on y descend par trois ou quatre marches. Ils s'intitulent des noms bizarres de *Stehbierlokal*, *Consum Halle*, *Restauration*. Dans certaines rues, une maison sur cinq porte ce barbarisme écrit en grosses lettres. C'est dans ces échopes que mangent les cochers, les ouvriers. On voit aussi parfois s'y glisser furtivement des besogneux en redingote qui trouvent là une ressource pour les mauvais jours.

Le tablier de cuir.

Chacun sait combien nos sociétés de secours sont excellentes dans leur but, et les signalés services qu'elles rendent à bon nombre de leurs membres, alors que la maladie vient brusquement interrompre leur travail, et partant leurs moyens de subsistance.

Mais quoique les secours soient distribués avec beaucoup de circonspection, que la maladie soit constatée immédiatement par le médecin, et qu'un Commissaire soit chargé de visiter celui qui réclame un subside, il il ne se glisserait pas moins par-ci, par-là, — comme d'ailleurs dans toutes les institutions humaines, — quelques petits abus. Témoin cet incident assez comique que nous entendions raconter l'autre soir :

Un tonnelier avait été momentanément malade et recevait le subside réglementaire ; mais comme le cas n'était pas très grave, au bout de peu de jours il put reprendre son travail. Malgré cela, il continuait à s'inscrire comme malade auprès de la société de secours.

Et dès le matin : pan, pan, pan ! il travaillait à ses tonneaux, au fond de sa boutique, dont il avait soin de fermer à moitié les volets. Mais comme il devait s'attendre chaque jour à la visite du Commissaire, il plaçait tous ses moutards aux environs de la maison avec ordre « d'être toujours au guet et faire sentinelle » comme les alouettes de la fable. Un beau jour que notre soi-disant malade travaillait dur, l'aîné de ses enfants se précipite tout essoufflé sur le seuil de la boutique, en s'écriant : « Papa !.. voici le Commissaire !!... »

Et le tonnelier de jeter ses outils à terre pour se fourrer tout habillé dans son lit.

— Comment allez-vous ? lui demanda le visiteur.

— Eh bien, vous voyez, mossieu,... j'ai toujours tant d'opression...

— Oui, mais voici la belle saison : il faut espérer qu'elle vous remettra.

— C'est bien à désirer, mossieu, car si vous saviez comme c'est pénible de rester comme ça dans un lit quand on est habitué à travailler, à aller et venir...

Et après quelques instants :

— Allons, soignez-vous, fait le Commissaire, je reviendrai vous voir dans la huitaine.

Une heure plus tard, celui-ci, dont l'attention avait été éveillée par quelques voisins, se dirigeait de nouveau vers la demeure du tonnelier, qui avait tout simplement repris son travail. Cette fois, ce fut sa femme qui, apercevant au loin le Commissaire, lui cria : « Vas vite te recoucher ;... le mossieu revient ! »

Comme la première fois le tonnelier alla se blottir sous le duvet, sans même penser à enlever son grand tablier de cuir.

Et le Commissaire se présente de nouveau, sous prétexte d'un renseignement oublié. Puis, tout en causant, il remarque un coin du tablier mal dissimulé. « Je crois, parbleu, dit-il au malade, que vous vous êtes couché avec votre tablier ?... »

C'est vrai, mossieu le Commissaire... Si vous saviez comme j'ai de la peine à me réchauffer... C'est pour ça que je me couche tout habillé.

— Eh bien, croyez-moi, il est un excellent moyen de vous réchauffer, c'est d'aller achever le tonneau auquel vous travailliez tout à l'heure.

Interdit, confondu à l'ouïe de ces paroles, et se voyant découvert, le tonnelier balbutia :

— Je crois que vous avez raison, mossieu, tout de même je m'ennuie au lit.

SANS MALICE

IV

Le vieil armateur, M. Philippon, fut privé de cette joie. Claudius, appelé dans le Midi par une importante affaire de famille, fit une absence de quelques semaines. A son retour à Paris, comme il abordait la maison du boulevard Montparnasse, il aperçut, encadrant la porte d'entrée, les sombres draperies des Pompes Funèbres ; un cercueil était exposé sur le seuil. Claudius, en lisant la lettre P qui se détachait en blanc sur le drap noir, fut pris d'une vive émotion. — C'est lui, se dit-il, c'est lui, c'est M. Philippon !... Aussitôt, il se découvre, fait l'aspersion et le signe de croix sur le cercueil de son ami, et se précipite dans le couloir. La concierge l'eut bientôt mis au courant : M. Philippon n'avait pu résister à une forte attaque de goutte ; le mal l'avait frappé au cœur. Claudius ne songe qu'aux devoirs que ses relations lui imposent. Il frappe à la porte de l'appartement qu'habitait le vieux marin. Margoton, tout en larmes, vient lui ouvrir et l'introduit dans la chambre où plusieurs personnes déjà réunies offraient leurs

froides consolations à la nièce de l'armateur...

Claudius s'aprocha de Léontine, lui prit la main qu'il pressa avec une effusion attendrie. Léontine était tout entière à ce nouveau deuil qui lui rappelait tous les autres deuils de sa vie...

Le vieux marin fut enseveli au cimetière Montparnasse. Un monument pieux lui fut élevé, au nom de sa nièce, par les soins de Claudius, demeuré l'ami discret et fidèle de la jeune orpheline.

Quelques jours s'écoulèrent, après lesquels Claudius crut devoir faire à Mlle Léontine une seconde visite de condoléances ; et, pensait-il, ce sera probablement la dernière.

Mlle Léontine le reçut dans ce qui avait été la chambre du vieil armateur et qui servait maintenant de salon. Le portrait de M. Philippon, appendu au mur en face de la porte d'entrée, sembla inviter Claudius à s'asseoir encore auprès de la table de jeu. Claudius contempla un instant le portrait de son pauvre ami et, après les compliments d'usage, il offrit à la jeune fille ses bons services pour le cas où quelque pénible affaire du dehors pourrait lui être confiée.

Mlle Léontine le remercia, en lui témoignant sa gratitude.

Elle avait des larmes dans la voix.

— Tout, dit-elle, a été réglé. Le notaire de mon oncle s'est généreusement employé pour mener à bonne fin tout ce qui pouvait offrir des difficultés. Je suis, d'ailleurs, l'unique héritière de mon oncle... Cette fortune m'est à charge !... Quelle triste destinée que la mienne ! J'ai vu mes parents s'éteindre dans la pauvreté ; ma jeunesse n'a connu que les soucis et les peines. J'ai passé avec mon cher oncle deux années de bien-être paisible ; il meurt et me voilà seule au monde ! Mais c'est assez parler de moi... ma solitude me plaît, d'ailleurs, et Dieu aidant, mon pauvre cœur vivra de ses souvenirs.

En présence de cette belle jeune fille, vêtue de deuil et tout en larmes, Claudius était comme anéanti dans l'ivresse des impressions tumultueuses qui remplissaient son âme. Il s'épouvantait à la pensée de ce qui lui semblait une révélation de son cœur à lui-même ; il avait peur d'aimer cette riche héritière qu'il croyait si loin de lui. Car Claudius avait de l'amour une idée peu vulgaire ; c'était à ses yeux la plus sainte des choses, comme un parfum céleste que Dieu confie à ce vase sacré qui est le cœur humain. L'amour, disait-il, c'est le sacrifice fait homme.

— Mademoiselle, dit enfin Claudius, après un moment de douloureux silence, je déplore doublement, croyez-le bien, le malheur qui vous frappe. J'ai perdu un ami et je me vois contraint, par les bienséances, à ne plus vous revoir ; je suis venu vous faire mes adieux.

— Je vous reconnais bien là, monsieur Claudius, répondit Léontine, redevenue maîtresse d'elle-même ; ce que je n'aurais pas eu le courage de vous demander, vous le décidez vous-même en galant homme que vous êtes... Adieu donc ! N'oubliez pas nos bonnes soirées d'autrefois. Si un événement marquant de votre vie survenait, je serais heureuse d'en recevoir de vous la nouvelle.

— Quoi donc, mademoiselle ? Et que peut-il bien m'arriver ?

— Vous avez été bon, complaisant pour mon oncle ; rappelez-vous ce qu'il vous dit dès votre première visite, et qu'il me répéta lui-même : *Cela vous portera bonheur !*

— Oui, comme dans la romance, dit Claudius en souriant, mais très ému... Que peut il m'arriver d'heureux ?... Ma destinée est d'être seul... absolument comme vous ; et, comme vous, je dis que, Dieu aidant, mon pauvre cœur vivra de ses souvenirs...

— Vous vous marierez bientôt... on en a parlé, reprit Léontine d'un ton qui surprit Claudius.

— On en parle déjà ! Ah ! les habiles gens ! Mais comment ai-je pu donner lieu à ces propos ?... Il faudrait, pour cela, qu'une femme, un ange semblable à vous, pure, douce, belle, se rencontrât sur ma voie... Où la trouver ? Mon Dieu, où la trouver ?... Si elle était riche, voudrait-elle de ma position modeste et oserais-je jamais prétendre à sa main ?... Mais que dit-on encore ?

— On dit, répondit Léontine, avec un aplomb charmant, que vous allez demander la main d'une jeune orpheline à qui son oncle, en mourant, a manifesté le désir de la voir l'épouse chérie d'un homme tel que vous... Est-ce vrai ?

Un silence suivit ces paroles. Claudius pleurait ; puis, prenant la main de Léontine et la portant à ses lèvres, il s'écria :

— Accordez-la-moi donc, cette main !... et...

— Et nous serons heureux, n'est-ce pas ? cher et généreux distrait, dit Léontine riant et pleurant tout à la fois...

. . . . . .

Le lecteur voudra bien croire, maintenant, que si Claudius était sans malice, on ne peut tout à fait en dire autant de Léontine.

G. D'ARÉLAS.

On nous communique cette jolie anecdote sur la jeunesse de Gounod, le célèbre compositeur de *Faust* :

« Charles Gounod, étant au collège, montrait déjà un goût très prononcé pour la musique. On l'avait maintes fois, pendant les leçons, surpris à écrire des notes et à en couvrir des pages entières. Ses parents, qui ne voulaient pas qu'il devînt musicien, étaient fort contrariés par cette disposition, complètement opposée à leurs idées ; aussi vinrent-ils au collège, et là ils eurent une longue conférence avec le proviseur, M. Pailleron, auquel ils firent part de leurs inquiétudes. Les parents partis, M. Pailleron fit venir à lui le petit Gounod et lui reprocha sévèrement d'avoir encore écrit des notes. L'enfant, sans se laisser troubler, répondit qu'il voulait être musicien. Le proviseur, pour éprouver le talent du petit Charles, comme il l'appelait, lui dit de composer une nouvelle musique sur la chanson de Joseph : *A peine au sortir de l'enfance*... C'était pendant la récréation ; avant qu'elle fût terminée, Charles Gounod était déjà revenu avec une page recouverte de musique. Le proviseur, fort étonné, lui dit de chanter ce qu'il avait composé. Gounod se mit au piano, chanta en s'accompagnant et fit pleurer M. Pailleron. Celui-ci lui dit alors en l'embrassant :

— Ah ! ma foi, ils diront ce qu'ils voudront, fais de la musique ! »

L'otographe.

Cein que y'a dè pe molési quand l'est qu'on va à l'écoula, c'est d'appreindrè à férè lè thèmes ; et dévant qu'on pouéssè férè *béné*, clliâo tsancrès d'*S* baillont bin dâo fi à retoodrè. L'est veré, assebin, que clliâo qu'ont einveintâ l'otographe ont tant eimbroulli lè z'afférès, que cein n'a pas lo bon san ; kâ vo font mettrè tantou on *S* tantou onna *Z* et pi onco dâi iadzo on *X*, quand tot sè porrâi écrirè la méma tsouze. Ora, porquiè faut te écrirè lè pâi avoué quiet on fâ la soupa : les pois ; lè pâi que y'a su la carcasse dâi bitès : les poils ; la pèdze : la poix ; lè mâts d'ébalancès et dè relodzo : les poids ; et quand oquiè cheint mau : pouah ! ? Tot cein ne sai qu'â eimbétâ lè z'einfants et lè régents, et quand on écrit onna lettra, on vo dit que vo z'étès 'na fotià bête se vo n'écridè pas justo coumeint dein la grammére. Lè municipalitâ dévetront bin mettrè oodré à cein, et on arâi pequa fauta dè clliâo cou complémentaires, que y'a ti lè z'ans on dzo dè fotu quand clliâo régents dè vela vignont férè la vesita po lè valottets que sont dza frou dè l'écoula et que dussont allâ à la veillà.

Ora, mémameint clliâo que sont gaillâ éduquâ sont pas adé d'accoo quand faut écrirè on mot ; cein dépeind coumeint on peinsè, et se clliâo que n'ont pas réson sont dâi fins greliets, vo pâovont provâ coumeint dou et dou font quatro que l'écrisont justo. C'est tot coumeint lè z'avocats, quand mînont lo mor ein tribunat : à mésoura qu'on ein oût ion, on est d'obedzi dè trovâ que l'a réson.

Attiutâ-vâi stasse :

Noutron mâidzo n'écrit pas tant bin, kâ quand on vâi sè z'ordonnancès que l'écrit po lè malado, diabe lo pas qu'on lâi vâi bé ; on derâi que l'est 'na dzenelhie qu'a grevatâ su on bocon dè papâi ; et faut que l'apotiquière